

Landry Roselin
ASSENI NGBOH ANGUIN'MBI

Je suis né pour vaincre !

*Lorsque le destin t'ouvre les
portes du succès*

**p
E**
ÉDITION.

Tous droits réservés pour tous pays

Photos de couverture : Landry

© P-E.EDITION, decembre 2025

ISBN : 9789403851310

www.pe-edition.com

Toute représentation ou production, par quelque procédé que ce soit sans consentement de l'auteur ; constituerait une contrefaçon sanctionnée par la loi

Introduction

Ceci n'est pas l'histoire d'un homme qui a réussi. C'est l'histoire d'un homme qui a refusé de perdre.

Landry Roselin Asseni Ngboh Anguin'mbi est né en **République Centrafricaine** et a grandi au cœur du bouillonnement du quartier **Km5** de Bangui. Issu d'une fratrie de quinze enfants, son enfance est brutalement frappée par la mort précoce de son père, l'ingénieur **Alexis**, en 2005. À seize ans, face à l'instabilité, à la précarité et au rejet d'une partie de sa famille, Roselin apprend la **dure loi de la vie** : la réussite ne s'offre pas ; elle s'arrache.

Armé de sa seule détermination, il décroche sa Licence en **Droit Public** à l'Université de Bangui et se lance dans un **sacerdoce humanitaire** auprès d'organisations comme l'ONG **DanChuchAid (DCA)**, **Invisible Children** et l'**UNHCR**. Il y découvre les profondes blessures de son pays, où le **clanisme, le tribalisme et la corruption** des élites étouffent l'égalité des chances, transformant la jeunesse en "gladiateurs" forcés de se battre pour leur survie.

En **2015**, il tente de changer le système de l'intérieur en se présentant aux élections législatives. C'est le temps de l'idéalisme, qui se brise sur la réalité amère du « *Honorable fâ mapa !* » et de la fraude organisée.

Vilipendé pour son échec et son intégrité, il fait face à la **solitude existentielle**.

Son exil vers le **Québec** en **juin 2019** n'est pas une fuite, mais une manœuvre stratégique pour s'armer. Il y renforce ses compétences et trouve la stabilité en devenant **fonctionnaire** et citoyen. Mais en **juillet 2020**, la mort inattendue de sa mère, **Suzanne**, sur fond de confinement **COVID-19** et de conflits familiaux amers, le confronte au **moment le plus sombre**.

Aujourd'hui, devenu le **pilier retrouvé** de sa famille réunie au Canada, Roselin a transformé sa douleur en moteur. Ce récit est son témoignage : une dénonciation sans fard de la **Dure Loi de la Démocratie Centrafricaine** et une célébration de la **force de l'individu face aux systèmes**.

À travers son histoire, l'auteur délivre un message unique : la **victoire n'est pas un titre, mais un état d'esprit**. L'échec politique de 2015 n'était qu'une **partie remise**.

Je suis né pour vaincre est le récit sans concession d'une résilience farouche et l'annonce subtile d'un retour imminent au pays, armé et prêt à livrer le combat final.

Première Partie: L'Arène de Bangui (L'enfance et les premières luttes)

Thème Principal : La construction de soi dans un environnement familial complexe et un contexte national difficile.

Chapitre I: Le foyer des Quinze.

Le soleil de Bangui ne frappait jamais aussi fort que dans l'ancienne concession ROMEX, au cœur vibrant du **Kilomètre 5 (Km5)**. Ce n'était pas seulement un quartier, c'était un microcosme, un lieu où la poussière ocre et les odeurs d'épices se mêlaient aux bruits des générateurs et aux klaxons incessants. C'est là, dans ce quartier populaire, que battait le cœur de notre famille, la grande fratrie des quinze.

Mon père, **Alexis**, était l'architecte de cette ruche. Ingénieur en génie civil au ministère des Travaux Publics, il était aussi entrepreneur à la tête de sa propre structure, la **Société d'Ingénierie, de Bâtiments et des Travaux Publics (SIBA TP)**. Sa rigueur était celle d'un homme habitué à bâtir: solide, méticuleux et inébranlable.

Pourtant, la structure familiale, elle, était plus complexe que n'importe quel pont qu'il aurait pu construire. Père polygame, il était alors séparé de toutes ses femmes, y compris ma mère, **Suzanne**. Il ne gardait à la maison qu'une seule présence féminine permanente: **Tantine Ida**, sa quatrième épouse. Elle était secrétaire dans un cabinet d'avocat, une femme discrète dont l'activité professionnelle contrastait avec la tempête permanente qui était la nôtre.

Je vivais avec mon père et Tantine Ida, mais mon cœur et mon âme naviguaient entre deux rives de Bangui. Mes week-ends et mes vacances, je les passais dans le quartier Nord, à **Boy-Rabe**, auprès de ma mère. Maman Suzanne était la source de mon attachement: elle avait eu cinq enfants d'une première union et trois avec mon père, dont je faisais partie. Ces allers-retours constants étaient ma première leçon de jonglerie émotionnelle.

Alexis, malgré le nombre impressionnant d'enfants disséminés et la complexité des foyers éclatés, s'est toujours efforcé de nous fournir le minimum, voire plus. J'ai le souvenir de son sacrifice quotidien. Il avait cette obsession de l'excellence et nous inscrivait à l'**école privée catholique Saint-Charles**, l'une des plus cotées et des plus chères de la capitale. Pour lui, l'éducation n'était pas une option, c'était la fondation de notre future victoire. "Vos notes sont vos passeports", disait-il souvent, le regard sévère, nous rappelant sans cesse son contrôle absolu sur nos résultats scolaires. L'échec, chez nous, était une hérésie.

Mais si mon père contrôlait les fondations et les colonnes de notre avenir, il ne contrôlait pas tout dans le foyer du Km5.

Vivre sous le même toit que Tantine Ida, ma belle-mère, n'était pas le conte de fées que l'argent et le

statut de mon père auraient pu suggérer. Nous portions l'uniforme impeccable de Saint-Charles, nous avions le nom respecté d'un ingénieur, mais derrière les murs de la concession, les difficultés d'un enfant vivant avec une belle-mère étaient une réalité âpre.

Le ventre est un meilleur juge de l'adversité.

Je me souviens de cette règle tacite, ce régime non négociable: nous ne mangions qu'une seule fois par jour. Ce repas unique, souvent frugal, devait suffire. Le soir, si la faim pinçait, il fallait serrer les dents et se concentrer sur les devoirs. Je me couchais souvent avec la sensation de **ne pas avoir mangé à ma faim**. C'était une contradiction violente: le fils d'un ingénieur et entrepreneur, fréquentant l'école la plus chère, mais subissant la restriction et la faim à la maison.

C'est dans cette dualité – entre l'ambition monumentale de mon père et la dureté discrète du quotidien, entre l'amour réconfortant de ma mère à Boy-Rabe et l'ascétisme forcé du Km5 – que mon caractère a